

Jacques Chessex

L'Imparfait

chronique



camPoche

« L'Imparfait »
a paru en édition originale en 1996
chez Bernard Campiche Éditeur, à Yvonand

Ce livre a été subventionné par la Fondation suisse
pour la culture Pro Helvetia dans le cadre de la promotion
de livres de poche suisses en langue française

« L'Imparfait »,
cent soixante-sixième ouvrage publié
par Bernard Campiche Éditeur,
le quatorzième de la collection camPoche,
a été réalisé avec la collaboration de Line Mermoud,
Huguette Pfander, Daniela Spring et Julie Weidmann
Couverture et mise en pages : Bernard Campiche
Photographie de couverture : Philippe Pache
Photogravure : Bertrand Lauber, Color*, Prilly,
& Cédric Lauber, L-X-ir Images, Prilly
Impression et reliure : Imprimerie Clausen & Bosse, Leck
(Ouvrage imprimé en Allemagne)

ISBN 2-88241-166-9
Tous droits réservés
© 2006 Bernard Campiche Éditeur
Grand-Rue 26 – CH-1350 Orbe
www.campiche.ch

à Bernard Campiche

M. de Saint-Cyran, l'ayant écouté paisiblement, lui répondit après qu'il eut tout dit : « Excusez-moi si je vous dis, Monsieur, que tout ce que vous venez de me représenter est superflu. Vous êtes dans un lieu ; Dieu vous y a mis : vous ne pouvez en sortir que Dieu ne vous en retire. C'est à vous cependant à faire ce que saint Paul recommande à son disciple : Certa bonum certamen, en supportant les manquements et les faiblesses des âmes. »

*Entretien de Monsieur de Saint-Cyran et de Monsieur Singlin,
Mémoires de Fontaine,
CHRONIQUE DE PORT-ROYAL*

I

À PULLY la maison était austère, d'un gris foncé étrangement lumineux, sur la hauteur d'un jardin en petite pente jusqu'à la route. De l'autre côté de la route il y avait le lac, il brillait, il bougeait, il jetait ses reflets dans les chambres, on sentait son odeur en toute saison.

Au début, avant les transformations, on arrivait à la maison par une petite voie défoncée, au bas du chemin de Somaïs. À l'entrée, à droite, il y avait un grand peuplier, des bouleaux, une haie de lauriers qui faisait le tour du jardin planté de pommiers et de cerisiers. C'était une villa de style 1920, crépie, massive, bourgeoise, avec un vaste toit à quatre pans, une dizaine de pièces, des combles, un sous-sol avec une buanderie, deux caves, une grande et une petite, un atelier, un garage, comme dans les films de Denys de La Patellière. À notre installation, en 1946, l'endroit était délaissé, le jardin à l'abandon, l'herbe montait en graine et jaunissait, les arbres foisonnaient et mouraient librement. Nids de pies, de corneilles, et branches cassées par l'orage.

J'aimais cette maison : cette espèce de sauvagerie, dans ce quartier aristocratique où survivaient des gens bizarres et intéressants, un philosophe exorbité à sa fenêtre ou scrutant à la jumelle de théâtre ma

mère qui travaille au jardin, ses deux logeuses éperdues le disent « un puits de science », à côté, le patron d'un grand journal, poupée aux mains de sa gouvernante depuis qu'il a perdu sa femme et ses deux enfants dans une avalanche, plus loin une famille fantomatique et rose alliée aux Romanov, et un mage barbichu qui punit sa femme à coups de bâton avec la complicité d'une bossue aux yeux de mouette. Et à quelques centaines de mètres la tombe de Ramuz sous son sapin, on eût dit qu'elle avait été creusée à la lisière d'un bois clos et sombre, j'étais à l'enterrement avec ma sœur, juché sur la palissade de l'horticulteur Fatio.

Là, dans la maison austère, grise, lumineuse, devant le lac, par le fouillis du jardin, le soleil, le peuplier, les merles, l'odeur de la terre, l'odeur du lac, l'odeur de Nicole, – c'est là que j'apprenais à écrire, à dessiner, à peindre, à écouter le blues, à jouer le blues, à comprendre que je n'étais pas un enfant, que je n'avais pas aimé l'être, que mon père mourrait, que je mourrais, que je perdrais Nicole, ou que je l'avais perdue à la seconde où je l'avais vue pour la première fois, et que de toute façon jamais je ne la rejoindrais au fond de son rire, de son corps à découvrir et à fouiller, au fond de son âme qui me resterait inconnaissable.

J'étais en dernière année du Collège, j'avais seize ans, j'avais passé l'après-midi à la caresser dans les taillis du parc Bourget, je n'avais pas le temps de me laver, je devais sentir très fort le sexe et la vase, « à

table » appelait ma mère, j'avais tout juste la force de m'écrouler sur mon banc dans le hall boisé où nous prenions tous nos repas. Ensuite je montais dans ma chambre et j'écoutais King Oliver, Armstrong, Bessie Smith, en écrivant à Nicole que je retrouverais le lendemain dans les mêmes roseaux de l'étang. J'ai gardé de son corps une nostalgie âpre et douce qui ne m'a pas quitté toutes ces années. J'ai gardé de son sourire et de son âme une tendresse que je n'ai jamais oubliée. Le premier sexe que j'ai aimé, regardé vivre, fouillé de la langue. Avant Nicole il y avait eu Joyce, une Irlandaise maigre, rousse, violente, pleine d'alcool, elle me jette sur un banc du Denantou, ouvre ma braguette, m'introduit en elle.

Une nuit d'août, j'ai quinze ans, elle vingt-trois, c'est après un bal où l'orchestre où je joue a tenu le coup jusqu'à deux heures du matin. Des oiseaux réveillés crient sur le lac. Il n'y a pas de rôdeurs dans les buissons. Nous sommes seuls, la fille pâle aux cheveux rouges a une grande bouche où les réverbères font les lèvres noires. On s'embrasse, elle sent le whisky et les Player's Navy Cut, elle me suce la langue, glisse sa main dans mon pantalon et me pousse sur le banc. Il paraît que la plupart des hommes, après de tels viols, se nettoient pour en effacer la souillure. Moi au contraire, j'aime l'odeur de cette fille sur moi, et plusieurs jours je ne me lave pas, pour conserver sa marque agressive et heureuse.

Et le temps passait. Et dans les murs de la maison grise, sur les hauts du jardin en pente, se tassaient les cris de dispute et de menace comme la poussière et la légende des anciens siècles dans ceux

des histoires de châteaux que je ne lisais déjà plus. Une lumière perpétuelle venait du lac sur ces fractures, ces défaites, il fallait apprendre résolument chaque journée pour essayer de la hisser hors du désastre, quand même on ne savait ni son héroïsme, ni sa disgrâce, ni même exactement sa solitude, tant l'existence quotidienne était épaisse, pesante, soûlante à l'esprit souvent aussi vide que le jardin le soir sous le bruit des vagues.

II

ON NE PARLE PAS clairement de son enfance. La mienne, à cause des événements qui l'ont hantée en préfigurant ma vie d'homme, j'hésite à y replonger, comme si je l'avais salie, à essayer de lui substituer ma vraie vie, ou tout simplement à vouloir durer à travers tant de circonstances contraires ou graves. Ou comme si je l'avais reçue en cadeau très beau, très pur, et que j'eusse participé à l'oblitérer et à m'en rendre indigne à tout instant. Mais ai-je jamais été un enfant, si l'enfance, comme il est admis, est la première étape nettement délimitée d'une existence d'homme ? Ou plus gravement : ai-je été enfant *contre moi*, rongant mon frein, ombrageux, impatient, stockant des venins noirs qui mettraient longtemps à s'évaporer à l'air libre ?

Je vois ce qu'il y a d'excessif dans ce « remords d'enfance » qui ne me quitte pas, souvent qui me pèse, et dont j'essaie de me débarrasser en regardant avec sérieux les tableaux qu'il me renvoie. Je dois reconnaître que j'échoue à chaque fois que je m'y exerce, et que mon remords de prodigue, ou d'ingrat, s'aggrave d'une colère qui ressemble à celle que suscitent dans mon humeur mes rares accès de tristesse. Je n'ai pas l'âme triste. Une tristesse continue me laisserait démuni, sans force pour ce que

j'ai à faire. Et je ne la confonds pas avec l'élégie innée en moi.

L'enfance, beaucoup d'années avant Pully, comme une durée ouatée, d'abord sans formes nettes, ou les formes et les figures s'y précisent après coup, avec une acuité qui me fait aussitôt souffrir de n'avoir pas su les accueillir et les aimer comme j'aurais dû et peut-être le devrais encore. L'enfance, une durée, oui, qui me prend aux tempes et m'opprime avec l'insistance estompée et précise de la douleur. D'abord une rumeur, des voix, des visages, des gestes dans une couleur lumineuse grise et rousse, avec des flashes de paysages verts, puis de longues lumières solaires, – un long été. De lourds hivers. Des printemps en éclairs. La tombée de la nuit avec ses cris de chiens, ses appels de hiboux, et j'ai tant de mal à m'endormir. L'odeur poivrée et grisâtre d'un petit arbre à fleurs violettes, au bord de notre jardin de la route de Corcelles, une odeur qui me perce le cœur chaque fois que je la respire dans un parc ou dans la haie d'une maison de village ou de banlieue. À croire qu'il faut à cet arbuste un paysage solitaire, la sauvegarde morne d'un parc, une campagne oubliée, un enclos sur une route qui ne mène nulle part. Et le morne poids de l'école. L'imbécillité cruelle et criarde d'une institutrice à cheveux jaunes. La récréation confinée dans un préau plein de cris. L'œil sournois du jeune instituteur qui fait les cent pas avec la maîtresse dans la cour. Les cabinets où stagne une rivière d'urine dans la coulisse. La craie qui crisse horriblement sur l'ardoise.

III

EXISTE-T-IL un regard en moi, et que je n'ai pas encore trouvé, capable de voir tant de scènes dont la mémoire confuse, à la fois éblouie et assommée, hante mes veilles et mes nuits? Souvent, rôdant par le souvenir sur ces confins aussi incertains et infinis que ceux de la mort, j'éprouve le sentiment aigu de l'inutilité de toute vie, et particulièrement de la mienne, suspendue un temps indéterminé dans le vide où je crois me mouvoir.

Quand au même moment parle en moi une force organisatrice de plaisir et de décision, comme si j'étais capable à la fois de côtoyer les espaces les plus désolés et la clarté, le feu, le torrent, l'air. Me suivra-t-on, si j'affirme y voir une vraie résurrection de l'être à l'instant même où il croyait se perdre? Je me défaisais dans le spectacle du non-visible, et l'esprit me revient comme une gorgée neigeuse qui me soulève au-dessus de l'indistinct. Le doute, à chaque fois, cède à cette force et fait place à une joie tout de suite habitable, et soudain très utile à mes exercices de mémoire. Mais ce qui domine, lorsque je me tourne vers ce temps à jamais non mesurable (ou s'il me surprend, me tombe dessus comme une bouffée de brume), c'est le sentiment de plus en plus poignant du regret.

Non pas l'ennui de ce qui aurait été perdu, et que je prétendrais retrouver par je ne sais quel travail de récupération par l'écriture! Mais le regret d'avoir si mal mérité le cadeau (j'y reviens) que j'avais reçu, et que je n'ai pas pu, ou pas su utiliser comme un réservoir de richesse intacte et sûre pour tout ce qui serait, ou que je devrais pouvoir nommer « ma vie », ou comme tout le monde « mon enfance », ou « mon destin », ou simplement « moi qui parle ». À croire, si destin il y a, qu'il ne pourrait s'agir ironiquement que d'une sorte d'imitation d'un autre destin, mais héroïque, celui-là, et qui aurait pu être le mien.

J'ignore si la remarque que je vais noter trouve parfaitement sa place ici, mais ce qui est sûr, c'est qu'elle a trait à cette espèce de décalage où je glisse avec naturel dès que je m'imagine rétrospectivement une destinée à la mesure de la force d'œuvre qui est en moi. J'ai parlé d'imitation, de décalage, je pourrais dire aussi bien distance, ou recul : un retrait de moi, en somme, qui me permette de me regarder écrire, rêver, penser, réaliser ce que je veux faire, *comme si je n'étais pas moi*. Ou comme si j'étais, d'un film, l'acteur dont je scruterais le regard et les gestes avec un intérêt d'autant plus aigu qu'ils me renseigneraient sur ce que j'ai à penser vraiment, à écrire exactement, pour atteindre à cette plénitude sans poids qui m'attire depuis plusieurs années.

Distance, et absence de distance. « Je fus cet enfant », ai-je eu envie de dire des milliers de fois. Mais quoi m'assure que ma personne d'aujourd'hui

ne *brouille* pas toute piste, toute image, et jusqu'à la reconstitution des moindres scènes d'un tableau plus sensible que certain? C'est ici l'une des blessures, et l'écrire ne change rien à sa sourde virulence.

IV

AUSSI loin que je regarde en arrière, je souffre de ne pas être adulte, – d'être confiné, par là même, dans cet état d'infériorité qui me laisse presque continuellement insatisfait, mélancolique et furieux.

Cette peine: l'enchaînement à mon âge, à ma condition d'enfant, toujours cet esclavage de qui n'a pas son vrai statut. Et l'humiliation de l'obéissance parce que je suis un enfant. Et tant de ruse, d'imagination, de rêve, – tant de rage pour m'y soustraire.

Les garçons de mon âge ni ma sœur, de deux ans ma cadette, n'éprouvent cette incessante vexation. À l'époque je ne le sais pas, je le ressens et cela m'isole d'eux, quelque attachement que j'aie pour mes amis de jeux ou quelques camarades de collègue. Mais je suis *ailleurs*. Je suis déjà dans ma peau d'homme, par la vertu de l'imagination et par un contrôle de mon être à la fois volontaire et songeur, où je ressemble déjà à la personne que je suis aujourd'hui. Cela me rend toute autorité insupportable, et je considère comme une tyrannie et comme une injure le caractère de ma mère et les colères de mon père, d'ailleurs de plus en plus rares à mesure que j'approche de l'adolescence, comme si l'homme que je devenais

physiquement impressionnait en lui l'homme divisé, qui allait dans peu d'années se détruire.

J'essaie de me souvenir de mon père.

Devine-t-on, à d'infimes tressaillements de la face, gestes interrompus, pudeurs inquiètes, le sort de celui qui va mettre fin à ses jours? Y a-t-il un regard au-delà de l'apparence, qui est rassurante, *normale*, qui perce à mon insu le visage de mon père, et déjà lit dans le gouffre qui l'attire? Plusieurs années le suicide l'a hanté, l'a épuisé, énervé, le conduisant à des défis, de brusques tourments incommunicables, des angoisses à ne jamais montrer. Songeant à ce temps troublé, je l'imagine comme un long martyr solitaire au milieu d'une société vaniteuse et parfaitement sourde. Mais lisais-je moi-même sur ses traits? Perçais-je son désarroi? Étais-je capable de savoir, même quand j'ai choisi de vivre avec lui, après son divorce et l'abandon de notre maison de Pully, avec son grand jardin et ses arbres, le dénuement de ce moribond au tremblant sourire?

V

JE VEUX parler de Jacques Mercanton.

Au Collège Classique, je déteste la plupart des professeurs, presque tous excessifs et caricaturaux, et qui éveillent symétriquement ma révolte. Là, moins qu'ailleurs, je ne supporterai les brimades des élèves plus âgés ou les agressions des maîtres qui croient pouvoir se payer sur moi, les pauvres, de la haine qu'ils vouent à mon père, directeur du Collège rival, leur tête de Turc dans leurs colloques impuissants à tuer la gloire ambiguë de Pierre Chessex, – et à réduire mon courage.

Je devrai attendre ma quinzième année, la rentrée de Pâques 1949, pour que mon nouveau maître de français me donne enfin le statut auquel j'aspire. Ce maître, c'est Jacques Mercanton. Je me souviens exactement. Nous sommes en 1949, je suis assis à ma place, au fond de la classe, tendu et surexcité à l'idée qu'un écrivain va apparaître et parler.

Jacques Mercanton entre. La maîtrise du costume et du geste, l'autorité de la parole, certaine désinvolture étudiée, la cambrure du torse, la vigueur contenue de la posture... Il n'a pas quarante ans (je ne l'ai vu que dans les corridors, ou entrevu, parlant au milieu d'un groupe d'élèves de dernière année, toujours les mêmes, et qui lui semblent

passionnément attachés), il est tout auréolé de gloire littéraire et du récent Prix de la Guilde du Livre qui a couronné *Le Soleil ni la mort*. Un livre qui me fascine par son obscurité, ses personnages peut-être reconnaissables dans un destin que je m'imagine, et dont je sais plusieurs passages par cœur.

Oui, une apparition, parce que l'homme est si singulièrement *différent*, dans son élégance et sa présence, des professeurs lourdauds et arrogants qui font la loi dans l'établissement. Ce matin-là, il est vêtu d'un costume gris sombre très cintré, serré, légèrement brillant, cravate de soie rose et jaune, chaussures blanches, le visage est cuivré, le front haut, le cheveu court, lisse et plaqué sur la tête, les petites lunettes rondes scintillent. Il gagne le pupitre et s'assied. Quelque chose de souple et d'autoritaire dans la démarche. Il sourit de ses lèvres minces, il dit « Eh bien, voilà », en insistant sur la dernière voyelle qu'il prononce basse et longue, puis il fait l'appel d'une voix modulée en détachant chaque syllabe de nos noms. Quand il arrive au mien, qui doit être le quatrième de la liste, il me regarde longuement et avec étonnement. Il me dira souvent par la suite qu'on l'a prévenu contre moi, le directeur Dudan, plusieurs collègues, toute une rumeur, – la méchanceté des propos l'a intrigué et tellement frappé qu'il m'en parlait jusque dans son grand âge.

VI

CETTE ANNÉE 1949, déjà, et bien avant de connaître Mercanton, je sais que je serai moi-même un écrivain. Depuis longtemps j'écris des poèmes, des proses rythmées, des récits. Tout l'automne précédent, qui fut pluvieux et froid, j'ai écrit des poèmes en vers, sous l'influence habile de *Romances sans paroles* et de Baudelaire. Étrange automne. Notre maison de Pully n'a pas encore été restaurée, donc il fait froid, le soir nous veillons à la salle à manger, j'ai posé sur la grande table mes livres et mes cahiers d'école mais ce que je fais sérieusement, ce sont des poèmes, en croquant dans de petites pommes brunes que ma mère a cueillies dans l'après-midi et qui dégagent une odeur de sucre et de jardin où monte la brume. Au printemps 49, j'ai « confirmé », c'est-à-dire que j'ai dit oui au vœu de mon baptême, après un catéchisme de deux ans avec le pasteur Charles Bergier, un homme intelligent, austère, grand orateur, surtout, et lecteur des textes bibliques en vraie profondeur. J'ai admiré ce pasteur, sa tête fiévreuse et déjà creusée de rides, ses yeux ardents. Je suis sûr aujourd'hui que sa belle lecture des textes, des Psaumes surtout, et de l'Évangile, relayant les propos et l'exemple de ma grand-mère Vallotton, qui vécut avec nous une partie de mon

enfance et citait souvent la Bible, a nourri ma curiosité religieuse et conforté en moi le rythme syntaxique de la citation biblique auquel je fais appel dans mes propres textes.

Cette influence, diffuse et lente en profondeur, et celle, plus précise, de Jacques Mercanton : le premier texte que nous lisons en classe, c'est *L'Annonce faite à Marie*. J'entends encore Mercanton moduler la phrase de Claudel, l'analyser de sa voix brève. Surtout, à la place des dissertations que le programme exigerait de moi, je lui donne à lire mes premières proses poétiques, qu'il commente de sa voix saccadée et mélodieuse, leur ajoutant comme un inexplicable ennoblissement à son contact. Beaucoup plus tard, en 1954, comme je souhaite éditer mon premier livre de poésie : « Publiez ! me presse Mercanton. N'attendez pas ! Si vous avez quelque chose à dire, il faut le faire *maintenant*. Après, ce sera toujours trop tard. Le temps gagne la partie contre les œuvres trop longtemps tues. »

J'ai donc été encouragé à l'écriture, puis à la vie littéraire, par le premier écrivain que je rencontre hors de chez mes parents. Dedans, l'écriture, c'était mon père, ses livres d'étymologie et d'histoire, sa bibliothèque, ses corrections d'épreuves, le latin, la toponymie, les dossiers des contes, les dictionnaires. Il était mon encyclopédie bienveillante et mon initiateur à toutes sortes de formes et de sens. Je sais que si j'écris, aujourd'hui, c'est parce que j'ai imité mon père dès que j'ai eu six ou sept ans. Voilà pour le dedans. Dans la maison de Pully.

Dehors, ce fut Jacques Mercanton. Et la légende qui circulait dans le Collège, – sa fascination des garçons, ses séjours autrichiens et italiens, son amitié avec Malraux, avec Thomas Mann, la familiarité de James Joyce... Certaines présences m'accompagneront ma vie entière. Ce sont celles que les mystiques, puis le populaire, appellent les anges gardiens. Il arrive que ces anges se muent en démons provocateurs, et c'est aussi bien ainsi. Jacques Mercanton m'a premièrement encouragé à résister à la sottise, à la lâcheté réjouie de l'intelligentsia provinciale, puis il m'a porté à l'action dans un temps où publier (et publier à *vingt* ans...) était une exhibition indécente. J'aime m'associer à lui, parce qu'il m'a invité à ce scandale.